

## *Avant de partir - Valentin Milon*

À l'aube d'effectuer un long voyage, bien souvent l'on pense à ce qu'on laisse derrière soi... Jusqu'il y a peu, j'habitais avec mon fils de vingt ans. Tout parent sait comme il est difficile de voir ses enfants grandir. Dur de les voir s'éloigner, comme le veut l'ordre de la vie : d'abord né sous votre protection, l'enfant est un arbre nomade qui finit toujours par se mettre en quête d'une autre terre où planter ses racines afin de cultiver sa propre vie.

À 63 ans, ma vie connaissait de plus en plus le déclin. J'avais eu d'importantes fonctions dans mon pays d'origine, l'Algérie, j'y tenais encore une agence de conseil en communication que j'avais exportée en France, mais elle ne me permettait plus réellement de subvenir à nos besoins. Pour couronner le tout, j'avais perdu ma femme quelques années auparavant. Quelques mois après son décès, j'ai arrêté de payer mon loyer. Je l'ai caché à mon fils comme je pouvais : j'avais peur qu'il soit déçu de moi et qu'il perçoive son père comme un raté.

Un jour, mon fils m'a fait l'annonce que je redoutais : il voulait partir, *m'abandonner*. Partir faire ses études à l'étranger puis y décrocher un poste. Je ne comprenais pas. Sa mère et moi étions venus en France pour lui offrir toutes ses chances : tout ce dont il avait besoin, il pouvait le trouver ici-même. Et moi, j'avais besoin de lui.

Je ne voulais pas le laisser s'en aller alors j'ai refusé. Nous avons commencé à nous disputer. violemment. Il m'a injustement reproché la mort de sa mère. Ayant toujours eu bien plus de violence dans le creux de mes mains qu'au sein de mes mots, je l'ai giflé. Il m'a poussé contre la table à laquelle nous venions de dîner.

Ensuite, je ne me souviens pas de ce qui s'est passé. J'ai vu mon fils, reposant sur le sol de notre foyer, dans le couloir qui menait à sa chambre. Le sang. Le couteau à pain maculé, égaré comme une anomalie meurtrière au bout de mes pieds. Je suis resté là, les bras le long du corps, sidéré. Je n'ai appelé ni les secours, ni la police. Je suis allé récupérer le tapis du salon, et je m'en suis servi pour enrouler mon fils dedans. Je l'ai laissé à cet endroit précis, et j'ai fermé la porte.

J'ai continué de vivre ma vie, le corps de mon fils soigneusement enroulé dans le tapis. Pendant des mois, son corps s'est décomposé, et j'ai appris à oublier l'odeur. Personne ne semblait s'inquiéter de son absence. Un jour, la propriétaire a enfin réussi à obtenir mon expulsion de l'appartement. Les huissiers se sont présentés avec la police et un serrurier. C'est là qu'ils ont découvert mon fils. La chair de ma chair. Dans le couloir, comme je l'avais laissé. En décomposition. À l'aube d'effectuer un long séjour en prison, bien souvent l'on pense à ce qu'on laisse derrière soi...